

LA FACE CACHÉE DE MARGO

Pôle fiction



PAR L'AUTEUR DE
NOS ÉTOILES CONTRAIRES

JOHN GREEN

Pôle fiction

John Green

*La face cachée
de Margo*

*Traduit de l'anglais (américain)
par Catherine Gibert*

Gallimard

Les extraits de l'ouvrage *Feuilles d'herbe* de Walt Whitman
sont reproduits avec l'aimable autorisation
des Éditions Grasset & Fasquelle.
© Grasset & Fasquelle, 2009,
dans la traduction de Jacques Darras.

«Tu iras dans les villes de papier et tu n'en reviendras jamais»,
p. 196, p. 251 et p. 373, est une citation
du roman de Sylvia Plath, *La Cloche de détresse*.
© Éditions Denoël, 1972, pour la traduction française.
© Éditions Gallimard, L'imaginaire, 1987.

Titre original: *Paper Towns*
Édition originale publiée aux États-Unis par
Dutton Books, une filiale de Penguin Group Inc.
345 Hudson Street, New York, New York 10014.

Tous droits réservés.
© John Green, 2008, pour le texte.
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2009,
pour la traduction française.
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2017,
pour la présente édition.

*À Julie Strauss-Gabel,
sans qui rien de tout ceci
n'aurait pu devenir réel.*

Prologue

Voilà comment je vois les choses, tout le monde a droit à son miracle. Moi, par exemple, je ne serai sans doute jamais frappé par la foudre, ni ne remporterai de prix Nobel, pas plus que je ne deviendrai le dictateur d'une petite île d'Océanie, ni ne serai atteint d'un cancer foudroyant de l'oreille et non plus victime de combustion spontanée. Cependant, si l'on envisage ces cas de figure improbables dans leur ensemble, il n'est pas impossible qu'au moins l'un d'eux s'applique à un élu parmi nous. J'aurais pu assister à une pluie de grenouilles, marcher sur Mars, être mangé par une baleine, épouser la reine d'Angleterre ou survivre plusieurs mois en mer. Mais mon miracle fut différent. De toutes les maisons de tous les lotissements de Floride, il se trouve que j'ai atterri dans celle voisine de chez Margo Roth Spiegelman.

Jefferson Park, notre lotissement, était autrefois une base navale. Puis la marine n'en a plus eu besoin et elle restitua le terrain aux habitants d'Orlando, Floride, qui décidèrent d'y faire construire un gigantesque lotissement, parce que

c'est l'usage qu'on fait de la terre en Floride. Mes parents, ainsi que ceux de Margo, emménagèrent côte à côte, peu après que les premières maisons sortirent de terre. Margo et moi avions deux ans.

Avant de devenir une ville idéale et avant d'être une base navale, Jefferson Park appartenait à un type qui s'appelait effectivement Jefferson, Dr. Jefferson Jefferson. Une école d'Orlando porte son nom ainsi qu'une importante œuvre de bienfaisance, et le plus incroyable – mais vrai – à propos du docteur Jefferson Jefferson est qu'il n'était pas plus docteur que vous et moi. C'était un représentant en jus d'orange qui, une fois fortune faite, avait obtenu des tribunaux que « Jefferson » devienne son deuxième prénom et que le premier soit transformé en « Dr. » *D* majuscule, *r* minuscule, point.

Donc Margo et moi avions eu neuf ans. Nos parents étant amis, il arrivait qu'on joue ensemble à Jefferson Park, le moyeu de la roue que formait notre lotissement, qu'on traversait à vélo, laissant derrière nous ses rues en impasse.

J'avais toujours un trac fou chaque fois que Margo devait débarquer, parce qu'elle était, de toutes les créatures de Dieu, la plus irrésistible. Ce fameux matin, Margo portait un short blanc et un T-shirt rose, sur lequel un dragon vert crachait des flammes orange scintillantes. J'ai du mal à restituer l'effet incroyable que me faisait ce T-shirt.

J'ai toujours connu Margo pédalant debout, les bras tendus, le corps penché en avant au-dessus du guidon, ses baskets réduites à un tourbillon

mauve. Il faisait une chaleur étouffante ce jour de mars. Le ciel était dégagé, mais l'air avait un goût âcre annonciateur d'orage.

À l'époque, je me prenais pour un inventeur. Aussi, dès qu'on a eu attaché nos vélos et commencé à parcourir les quelques mètres qui nous séparaient de l'aire de jeux, j'ai raconté à Margo l'invention dont j'avais eu l'idée, le Ringolator. Le Ringolator était un canon géant destiné à envoyer d'énormes rochers de couleur en orbite basse, ceignant la Terre d'anneaux semblables à ceux de Saturne. (Je continue de penser que c'est une excellente idée, mais entre-temps je me suis rendu compte que la fabrication d'un canon de ce type était très complexe.)

J'étais si souvent allé dans ce parc que j'en avais la topographie gravée dans la tête. Donc on n'y était pas plutôt entrés que j'ai senti que quelque chose ne tournait pas rond, bien que sur le moment, j'aie été incapable de dire ce qu'il y avait de différent.

– Quentin, a chuchoté Margo en me montrant quelque chose.

Et j'ai aussitôt compris.

À quelques mètres devant nous, se dressait un chêne au tronc épais et noueux, dont l'aspect trahissait le grand âge. Rien de nouveau. L'aire de jeux à notre droite. Rien de nouveau non plus. En revanche, le type en costume gris, immobile, affalé contre le tronc d'arbre, voilà qui était nouveau. Il baignait dans une mare de sang. De sa bouche, ouverte bizarrement, s'échappait un flot de sang à demi séché. Des mouches étaient posées sur son front.

– Il est mort, m’a annoncé Margo, comme si je n’avais pas deviné.

J’ai reculé imperceptiblement. Je me rappelle m’être dit que si je faisais un geste brusque, il risquait de se réveiller et de me sauter dessus. C’était peut-être un zombie. Je savais que les zombies n’existaient pas, il n’en demeure pas moins qu’il avait tout du zombie.

Dans un mouvement similaire mais inverse au mien, Margo a avancé sans faire de bruit.

– Il a les yeux ouverts.

– Il faut rentrer, ai-je dit précipitamment.

– Je croyais qu’on fermait les yeux quand on mourait.

– Margo, il faut rentrer à la maison et tout raconter.

Margo a continué d’avancer. Elle était assez près pour lui toucher le pied.

– Qu’est-ce qui lui est arrivé, tu crois ? a-t-elle demandé. Si ça se trouve, c’est une histoire de drogue.

Je ne voulais pas la laisser seule avec le mort, qui pouvait se révéler être un zombie vengeur. Mais d’un autre côté, je n’avais aucune envie de traîner dans le coin à discuter des circonstances de son décès. J’ai rassemblé tout mon courage, j’ai fait un pas en avant et je lui ai pris la main.

– Margo, il faut s’en aller immédiatement !

– Bon, d’accord, a-t-elle répondu.

On a couru à nos vélos. J’avais l’estomac noué par quelque chose qui ressemblait à s’y méprendre à de l’excitation, mais n’en était pas. On a enfourché nos vélos et j’ai laissé Margo prendre de l’avance parce que je ne voulais pas

qu'elle s'aperçoive que je pleurais. Il y avait du sang sur les semelles de ses baskets. Le sang du mort.

Puis on est rentrés dans nos maisons respectives. Mes parents ont appelé les urgences et quand j'ai entendu les sirènes au loin, j'ai demandé la permission d'aller voir les camions de pompiers, mais maman a refusé. Ensuite, j'ai fait la sieste.

Mes parents sont tous les deux psys, par conséquent, je suis un modèle d'équilibre. Quand je me suis réveillé, j'ai eu une longue conversation avec maman, qui m'a parlé du cycle de la vie et expliqué que la mort en faisait partie. Avant d'ajouter qu'à neuf ans il était bien trop tôt pour m'en préoccuper. Ça m'a rasséréiné. Pour être franc, cet épisode ne m'a jamais turlupiné. Ce qui est frappant, dans la mesure où je ne suis pas le dernier à me faire de la bile.

En résumé, j'ai découvert un cadavre. Le petit garçon adorable de neuf ans que j'étais et sa camarade de jeux aussi jeune et plus adorable encore sont tombés sur un type qui pissait le sang par la bouche, du sang que j'ai vu ensuite sur les ravissantes tennis de Margo quand on est rentrés à la maison à vélo. Je ne nie pas que ce soit affreusement grave. Et alors ? Je ne connaissais pas ce type. Des tas d'inconnus passent leur temps à mourir. Si je devais faire une dépression chaque fois qu'un truc horrible se passe dans le monde, je serais bon à enfermer.

Ce soir-là, j'ai regagné ma chambre à neuf heures, l'heure officielle à laquelle je me

couchais. Maman m'a bordé, en m'assurant de son amour.

– À demain, lui ai-je dit.

– À demain, m'a-t-elle répondu.

Puis elle a éteint la lumière et refermé la porte, pas totalement mais presque.

En me tournant sur le côté, j'ai vu Margo Roth Spiegelman, debout devant ma fenêtre, le nez écrasé contre la moustiquaire. Toute pixelisée.

– J'ai mené mon enquête, m'a-t-elle annoncé d'un air très sérieux.

Même de près, la moustiquaire lui fragmentait le visage, mais je devinais qu'elle tenait un carnet et un crayon à la gomme toute mordillée. Elle a jeté un œil à ses notes.

– Mme Feldman qui habite de l'autre côté sur Jefferson Court m'a dit qu'il s'appelait Robert Joyner et qu'il vivait dans un appartement au-dessus de l'épicerie de Jefferson Road. J'y suis allée. Ça grouillait de policiers. Il y en a un qui m'a demandé si j'étais envoyée par le journal de l'école et je lui ai dit qu'on n'en avait pas. Alors, comme je n'étais pas journaliste, il a bien voulu répondre à mes questions. C'est comme ça que j'ai su que Robert Joyner avait trente-six ans et qu'il était avocat. Je n'ai pas eu le droit d'entrer dans son appartement, mais je suis allée chez sa voisine, Mme Juanita Alvarez, en faisant semblant d'avoir besoin de sucre. C'est elle qui m'a appris que Robert Joyner s'était suicidé avec une arme à feu. J'ai demandé pourquoi et il paraît qu'il était déprimé à cause de son divorce.

Puis Margo s'est tue. J'ai regardé son visage éclairé par la lune, divisé en milliers de particules

par le treillis de la moustiquaire, ses grands yeux ronds faisant le va-et-vient entre son carnet et moi.

– Des tas de gens divorcent et ne se tuent pas pour autant, ai-je dit.

– Je sais, a-t-elle renchéri avec conviction. C'est ce que j'ai fait remarquer à Juanita Alvarez et d'après elle...

Margo a tourné la page de son carnet.

– D'après elle, M. Joyner était un peu dérangé. Je lui ai demandé ce que ça voulait dire, mais elle a juste répondu qu'il fallait que tout le monde prie pour lui et que je rentre à la maison rapporter le sucre à ma mère. J'ai dit qu'elle pouvait laisser tomber le sucre et je suis partie.

J'ai continué à me taire. Je n'avais qu'une envie, qu'elle pouruive, sa petite voix vibrante d'émotion à l'idée de tenir des bribes de vérité me donnant le sentiment d'être au centre de quelque chose d'important.

– Je crois savoir pourquoi il l'a fait, a-t-elle déclaré au bout d'un moment.

– Pourquoi ?

– Si ça se trouve, toutes ses cordes intérieures ont cassé.

Tout en réfléchissant à une réponse appropriée, j'ai tiré le loquet de la moustiquaire qui nous séparait, je l'ai retirée de son châssis et l'ai posée par terre, mais Margo ne m'a pas laissé parler. Avant même que je me rassoie, elle s'est penchée sur moi.

– Ferme la fenêtre, a-t-elle chuchoté.

Ce que j'ai fait. J'ai cru qu'elle allait partir, mais elle est restée derrière la vitre à me dévisager.

J'ai agité la main et lui ai souri, mais elle avait les yeux fixés sur quelque chose derrière moi, quelque chose de monstrueux qui lui avait déjà retiré tout le sang du visage. J'avais trop peur pour me retourner. Bien sûr, il n'y avait rien derrière moi, si ce n'est le mort peut-être.

J'ai cessé d'agiter la main. On s'est regardés, chacun d'un côté de la vitre, la tête à la même hauteur. Je ne me rappelle pas comment ça s'est terminé, est-ce elle qui est partie ou moi qui suis allé me coucher ? Dans mon souvenir, ça ne finit jamais. On se regarde éternellement.

Margo a toujours adoré les mystères. Et la suite des événements n'a cessé de me prouver qu'elle les aimait tellement qu'elle en est devenue un.

PREMIÈRE PARTIE
LES CORDES

Chapitre 1

Le jour le plus long de ma vie a commencé en retard. Ce mercredi-là, j'ai eu une panne d'oreiller et je suis resté trop longtemps sous la douche, par conséquent, à sept heures dix-sept, j'ai dû prendre mon petit déj' dans la voiture de ma mère, un monospace.

D'habitude, c'est mon meilleur ami, Ben Starling, qui vient me chercher, mais Ben était à l'heure, et donc d'aucune utilité pour moi. Pour nous «à l'heure» signifiait une demi-heure avant le début des cours, car la demi-heure précédant la première sonnerie était le temps fort de nos activités mondaines qui se résumaient à discuter près d'une porte de la salle de musique. La plupart de mes copains faisaient partie d'un groupe, et au bahut je passais pratiquement tout mon temps libre dans un périmètre qui n'excédait pas dix mètres de la salle de répétition. Mais personnellement, je ne jouais pas d'instrument, en raison d'une absence d'oreille musicale qu'on associe généralement à une absence d'oreille tout court. J'allais être en retard de vingt minutes, mais techniquement j'étais encore en avance de dix.

Tout en conduisant, maman me posait des

questions sur les cours, les examens et le bal de fin d'année.

– Je ne suis pas un fan de ce bal, lui ai-je rappelé au moment où elle tournait dans une rue, m'obligeant à incliner mon bol de céréales de façon à compenser les effets de la gravité. (Ce que j'avais déjà fait.)

– En quoi est-ce si terrible d'aller à ce bal avec une copine ? Je suis sûre que tu pourrais demander à Cassie Fesse.

Effectivement, j'aurais pu demander à Cassie Fesse, qui était adorable, charmante, mignonne, etc., malgré un nom de famille calamiteux.

– Ce n'est pas seulement le bal que je déteste, ce sont les gens qui ne rêvent que de ça, ai-je expliqué, bien que ce fût faux, en réalité. (Ben crevait d'envie d'y aller.)

Maman a tourné pour entrer dans le bahut et j'ai soulevé mon bol presque vide quand elle a roulé sur le ralentisseur. J'ai jeté un coup d'œil en direction du parking des terminales. La Honda gris métallisé de Margo Roth Spiegelman était garée à sa place habituelle. Maman s'est arrêtée dans une allée en cul-de-sac devant la salle de répétition et m'a embrassé. J'ai vu Ben et les autres à l'extérieur formant un demi-cercle.

Je les ai rejoints et le demi-cercle s'est élargi naturellement pour m'accueillir. Ils étaient en train de discuter de mon ex, Suzie Chung, qui jouait du violoncelle et faisait apparemment sensation en sortant avec un joueur de base-ball nommé Têtard Mac. J'ignore si c'était son vrai nom. Mais quoi qu'il en soit, Suzie était décidée à aller au bal au bras de Têtard Mac. Une nouvelle victime à déplorer.